

II. Le procès de civilisation

Deux grandes approches permettent de saisir l'idée d'un développement culturel de l'homme au cours de l'histoire. Dans une perspective politique, on peut montrer comment la vie en société, par ses contraintes propres, éduque l'homme. Cette approche peut être optimiste (Kant, Hegel) ou plus prudente, voire pessimiste (Rousseau). Dans une perspective psychanalytique, Freud a essayé de montrer que la culture est fondée sur le renoncement pulsionnel qu'elle impose aux individus.

A. La culture comme éducation de l'homme par la société



1. La perfectibilité, condition de toute culture (Rousseau)

Rousseau a posé de grands principes qui permettent de comprendre le développement culturel de l'homme au cours de l'histoire. Un tel développement suppose que l'homme ne soit pas figé dans une « nature » rigide, comme l'animal, mais qu'au contraire il ait une certaine *liberté* et *perfectibilité*¹⁰. C'est cette thèse fameuse que Rousseau expose dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* :

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister. (...)

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ?

Rousseau (1712-1778), *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), 1^{re} partie

¹⁰ La *perfectibilité* désigne la faculté de se perfectionner.

2. Le conflit est le moteur du développement culturel (Kant)

Ce texte pose la condition de tout développement, mais n'explique pas ce qui, de fait, pousse l'homme à se développer. Kant nous apporte une réponse à cette question¹¹. Selon lui, c'est surtout en raison de la conflictualité et de la rivalité entre les hommes, jointe à leur nécessité de s'associer néanmoins, qu'ils sont contraints à développer leurs talents et leurs capacités. Kant retrouve ici la vieille idée d'Héraclite¹² selon laquelle ce sont les *antagonismes*, les conflits, les contradictions, qui sont le moteur de l'histoire :

Le moyen dont se sert la nature pour mener à son terme le développement de toutes ses dispositions est leur antagonisme dans la société, dans la mesure où cet antagonisme finira pourtant par être la cause d'un ordre réglé par des lois. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur penchant à entrer en société, lié toutefois à une opposition générale qui menace sans cesse de dissoudre cette société. Une telle disposition est très manifeste dans la nature humaine. L'homme a une inclination à s'associer, parce que dans un tel état il se sent plus qu'homme, c'est-à-dire qu'il sent le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a aussi un grand penchant à se séparer (s'isoler) : en effet, il trouve en même temps en lui l'insociabilité qui fait qu'il ne veut tout régler qu'à sa guise et il s'attend à provoquer partout une opposition des autres, sachant bien qu'il incline lui-même à s'opposer à eux. Or, c'est cette opposition qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le porte à vaincre son penchant à la paresse, et fait que, poussé par l'appétit des honneurs, de la domination et de la possession, il se taille une place parmi ses compagnons qu'il ne peut souffrir mais dont il ne peut se passer. Ainsi vont les premiers véritables progrès de la rudesse à la culture, laquelle repose à proprement parler sur la valeur sociale de l'homme ; ainsi tous les talents sont peu à peu développés, le goût formé, et même, par le progrès des Lumières, commence à s'établir un mode de pensée qui peut, avec le temps, transformer notre grossière disposition naturelle au discernement moral en principes pratiques déterminés, et ainsi enfin transformer cet accord pathologiquement¹³ extorqué pour l'établissement d'une société en un tout moral. Sans ces propriétés, certes en elles-mêmes fort peu engageantes, de l'insociabilité, d'où naît l'opposition que chacun doit nécessairement rencontrer à ses prétentions égoïstes, tous les talents resteraient cachés en germes pour l'éternité, dans une vie de bergers d'Arcadie¹⁴, dans une concorde, un contentement et un amour mutuel parfaits ; les hommes, doux comme les agneaux qu'ils paissent, ne donneraient à leur existence une valeur guère plus grande que celle de leur bétail, ils ne rempliraient pas le vide de la création quant à sa finalité, comme nature raisonnable. Il faut donc remercier la nature pour leur incompatibilité d'humeur, pour leur vanité qui en fait des rivaux jaloux, pour leur désir insatiable de possession et même de domination ! Sans cela, toutes les excellentes dispositions naturelles qui sont en l'humanité sommeilleraient éternellement sans se développer. L'homme veut la concorde ; mais la nature sait mieux ce qui est bon pour son espèce : elle veut la discorde.

Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 4^e proposition

3. Le développement culturel, progrès ou régression ?

A partir de cette idée, Kant montre comment les conflits humains mènent progressivement à un ordre rationnel, national puis international (par l'Etat puis par une Société des Nations), qui permet de réaliser dans des lois objectives les dispositions morales de l'homme. En atteignant ainsi la justice et la paix, l'homme parvient finalement au développement et à



¹¹ Comme nous l'avons déjà vu dans le cours sur l'histoire, III, 2.

¹² Héraclite d'Ephèse était un philosophe grec de la fin du VI^e siècle av. J.-C. Ses thèses les plus célèbres sont que tout est changement (« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ») et que les antagonismes sont les principes moteurs de l'univers (« Le conflit est le père de toute chose »).

¹³ « Pathologique » signifie : qui a pour principe quelque chose de passif. Un accord « pathologiquement extorqué » n'est pas librement consenti. Il est l'œuvre de la nature (des circonstances qui nous y forcent) et non l'effet d'une décision raisonnable.

¹⁴ Cette expression désigne la vie innocente mais vaine des pasteurs d'Arcadie (région de la Grèce ancienne dont les poètes firent le séjour de l'innocence).

l'épanouissement absolu de son être. Cette vision téléologique¹⁵ optimiste de l'histoire a été reprise, sous des formes différentes, par Hegel et par Marx. Pour Hegel, c'est l'Etat qui réalise les dispositions humaines en matérialisant socialement l'ordre rationnel que la conscience humaine porte en elle : l'Etat est l'objectivation suprême de l'*Esprit du monde*. Pour Marx, le développement économique ne s'arrête pas à l'Etat bourgeois, démocrate et libéral tel que le connaît Hegel, mais mène au contraire, à terme, à la disparition de l'Etat et à la réalisation d'un monde d'opulence à la fois communiste et anarchiste. Là encore, la nature humaine peut enfin s'épanouir pleinement, car l'homme est enfin affranchi de la contrainte naturelle et libre de développer pleinement ses facultés (artistiques, intellectuelles, techniques, etc.).

A l'opposé de ces visions optimistes, Rousseau est beaucoup plus prudent, voire pessimiste. Il souligne les aspects négatifs du développement culturel et technique de la société, notamment du point de vue de la moralité humaine. L'homme dit « civilisé » n'est pas meilleur que le sauvage, bien au contraire :

Dans ce nouvel état, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instruments qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères ; et ce fut là le premier joug¹⁶ qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants ; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), 2nde partie

Au-delà de ce défaut de la technique, qui nous affaiblit et nous asservit, le développement de la culture se fait au détriment de la moralité. La raison nous corrompt et met en nous bien des désirs et des actions qui ne se trouvent pas dans l'âme simple et naturelle de l'homme primitif. En particulier, avec la civilisation l'homme vit davantage en autrui qu'en lui-même :

L'homme sauvage et l'homme civilisé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations que ce qui fait le bonheur suprême de l'un réduirait l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations toujours plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de service, on renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il méprise, il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir, il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection, et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de les partager. Quel spectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles et enviés d'un Ministère Européen ! Combien de morts cruelles ne préférerait pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vue qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudrait que ces mots, *puissance* et *réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux et contents d'eux-mêmes, sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, II

¹⁵ Du grec *telos*, le but. Une vision téléologique de l'histoire est une vision qui suppose que l'histoire a une fin, qu'elle mène à un certain but.

¹⁶ Joug : pièce de bois qui pesait sur le dos des bœufs pour accrocher la charrue. Par extension, toute contrainte matérielle ou morale.

Et Rousseau décline les tares de l'homme civilisé : sa « belle raison » a corrompu son instinct simple et naturel de la justice. Ainsi Hobbes voit dans l'état de nature un état de guerre parce qu'il met dans l'homme primitif des désirs de civilisé. C'est seulement l'homme « cultivé » qui éprouve une jalousie et une envie d'autrui telles qu'il ne peut rester en repos tant qu'il ne l'a pas dépassé, et préfère ainsi se livrer à la concurrence, à la guerre et à l'exploitation d'autrui plutôt qu'à une vie paisible et heureuse. Enfin, le progrès technique et culturel est à l'origine du travail et de l'inégalité parmi les hommes (cf. infra).